

«La mer nous a tout pris» : au Mexique, un village englouti par le dérèglement climatique

Diego Calmard

Les habitants d'El Bosque ont vu la mer progresser au point de devoir fuir. Relogés par le gouvernement, ils vivent dans des conditions précaires et sont devenus officiellement les premiers réfugiés climatiques du pays, dans une région qui voit chaque année la terre être grignotée par l'eau.

Guadalupe Cobos ne sait pas nager mais elle n'a pas peur de la mer. La mer vit en elle et elle, elle vit près de la mer. Tôt le matin, son mari Antonio part à la pêche aux crabes. A son retour, sa femme se charge de les décortiquer, des pattes jusqu'à l'intérieur de la carapace. A El Bosque, communauté de pêcheurs du golfe du Mexique, dans l'Etat du Tabasco, ils sont encore nombreux à vivre du crabe, mais plus beaucoup à vivre là. Lupe et Toño, comme on les surnomme, sont les derniers résidents de ce hameau rudimentaire et leur maison de bois est l'une des dernières encore debout : depuis quatre ans, [la mer s'est mise à monter](#). Elle a grappillé une centaine de mètres sur la plage et la quasi-totalité des 120 maisons, déjà précaires, ont été envahies puis détruites. Ne reste plus que celle de Toño et Lupe, et deux autres abandonnées. Relogés par le gouvernement dans un tout nouveau quartier dans la ville de Frontera, à une dizaine de kilomètres, ces pêcheurs, qui n'ont pour la plupart que leur activité pour survivre, sont devenus officiellement les premiers réfugiés climatiques du Mexique.

La localité est située sur une mince bande de terre prise en étau par le delta du fleuve Grijalva et le golfe. Sur la plage, un mur solitaire grignoté par le vent salé témoigne d'un passé encore pas si lointain ; les pieds mouillés, il menace de s'effondrer. Plus en amont, certaines bicoques tiennent encore debout malgré les vagues qui les menacent. A l'intérieur, des livres aux pages arrachées, des jouets, des bouteilles en verre ; des objets du quotidien rappelant que cette localité était peuplée il y a encore peu. «*Accepter cela a été très difficile*, soupire Lupe. *Je pensais que c'était juste la nature. J'avais entendu parler du réchauffement climatique, mais j'ai toujours pensé que ça concernait la fonte des glaces au pôle Nord. Je ne savais rien du terme "changement climatique". C'est en parlant avec la scientifique Lilia Gama que j'ai compris qu'il pouvait toucher n'importe qui. Je lui ai demandé si on pouvait encore sauver El Bosque, mais elle nous a dit que l'endroit était devenu inhabitable.*»

«*El Bosque se trouve dans le delta créé par plusieurs rivières*, explique cette chercheuse à l'université Juárez de l'Etat du Tabasco. *Le village souffre régulièrement d'un "front froid" qui souffle sur la côte, le fameux Norte, si bien que la marée progresse et le terrain sablonneux subit l'érosion.*» Longtemps, les habitants ont pensé que les plateformes pétrolières de la compagnie nationale Pemex, visibles au loin, étaient responsables de ce drame. «*Rien ne nous permet de le dire*, ajoute la scientifique. *L'Etat du Tabasco est en dessous du niveau de la mer à certains endroits. La côte subit tout simplement [les effets du réchauffement climatique et de la montée des eaux](#).*»

«D'autres communautés suivront»

A 10 kilomètres de là, deux rues parallèles et une soixantaine de petites maisons blanches forment le quartier d'El Bosque Nuevo, érigé en un peu plus d'un an par le gouvernement fédéral. Les premiers propriétaires sont arrivés en novembre dernier. Les murs extérieurs sont peints en blanc ; à l'intérieur, c'est briques apparentes. Le minimum syndical. Certains ont planté des arbustes dans leur carré de jardin. Chez Ruben Palacios, 30 ans, il n'y a que deux matelas, deux chaises en plastique et une table en bois distordue par l'eau. Cette famille plus que modeste tente de recréer une nouvelle vie. *«La mer est montée en une nuit. On a sauvé ce qu'on a pu au dernier moment !»* Assise sur une chaise, Teresa peut difficilement se lever. *«J'ai dû sortir avec ma mère handicapée sur le dos. On a quasiment tout perdu !»*

En face, Celia Figarola et Manuel Coto, la cinquantaine, tentent d'égayer le panorama avec des fleurs devant leur maison. A l'intérieur, une table et un frigo. Une télé, un fauteuil à bascule. D'anciennes photos sauvées des eaux décorent leur quotidien. *«Notre maison était plus grande, mais je ne peux qu'être reconnaissante d'avoir été relogée, sourit Celia. Notre première nuit ici, c'était bizarre. Ce n'est pas le bruit des vagues mais le bruit des motos que tu entends.»* «Au moins ici, il y a moins de moustiques !» plaisante son mari. La mer n'est qu'à quelques kilomètres, mais sans voiture, difficile d'aller pêcher le crabe. *«On part à plusieurs sur une moto»*, souffle Manuel. Celia, elle, ne retourne qu'une fois par mois à El Bosque : *«On y va pour pêcher, et pour voir ce qu'on trouve dans les débris.»* Elle marque une pause. *«La brise qui souffle sur le visage, la fraîcheur de l'air. Tout ça me manque. C'est merveilleux de vivre près de la mer. Comment lui en vouloir ? Au contraire, on la respecte. On ne peut rien contre la nature.»*

El Bosque est devenu au Mexique le symbole du dérèglement climatique. Lilia Gama en est sûre : *«D'autres communautés suivront.»* En Amérique centrale, dans la péninsule du Yucatán dans le sud du Mexique, mais aussi au Panama ou au Honduras, bordés par la mer des Caraïbes, ce sont des millions de Centraméricains, pour la plupart vivant sous le seuil de pauvreté et sans aide gouvernementale, qui [risquent de devenir les nouveaux réfugiés climatiques](#) du continent.

De l'autre côté de ce qu'il reste d'El Bosque, Lupe est prostrée face à l'embouchure du fleuve Grijalva. La nuit tombe et des flammes brûlent alors au loin, là où tombe l'horizon. Ce sont les torchères des plateformes pétrolières de Pemex qui aspirent les entrailles de la terre. *«Ces trucs-là, ça n'existait pas il y a quinze ans. Je comprends, c'est l'économie du Mexique...»* Elle se retourne, marche en direction de sa maison et se retrouve sur la plage. Le Norte souffle alors sur ses joues. *«Pour moi, la mer représente tout. Nous vivons d'elle. La mer, c'est ma vie, ma nourriture. C'est mon rêve car les vagues m'accompagnent, c'est mon aube et mon crépuscule. La mer nous a tout pris, elle nous a mangés, mais pas parce qu'elle le voulait. Il n'y a aucune rancune. C'est comme si quelqu'un l'avait forcé et que désormais elle disait en quelque sorte "Assez !" avec tout ça. La terre parle aussi, vous savez. Elle souffre comme nous.»*

[Cet article est paru dans Libération \(site web\)](#)